

humanitas

Vol. III

IMPrensa DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
COIMBRA UNIVERSITY PRESS

FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA

INSTITUTO DE ESTUDOS CLÁSSICOS

HVMANITAS

VOLUME III



COIMBRA

MCML - MCMLI

Notes sur quelques passages de Quintilien

I

Inst. or. I, 4, 10 *atque etiam in ipsis uocalibus grammatici est uidere, an aliquas pro consonantibus usus acceperit, quia «iam» sicut «tam» scribitur et «quos» ut «cos».*

Ce texte, qui est celui des manuscrits (1), jugé peu clair ou même inintelligible dans sa dernière partie par la plupart des critiques (((difficillimus locus» dit Spalding *ad loe.*), a donné lieu depuis la Renaissance à de multiples tentatives d'interprétation ou de correction (2). Une relative unanimité s'est faite, de nos jours, autour d'une conjecture de Ritschl, publiée dans le *Rheinisches Museum* 22, 1867, 599. Le grand philologue allemand remplace *quia «iam» sicut «tam» scribitur et «quos» ut «cos»* par *quia «iam» sicut «etiam» scribitur et «uos» ut «tuos»*, correction qui donne à ce passage un sens immédiatement intelligible et a, pour cette raison, reçu l'agrément des meilleurs éditeurs de Quintilien: Halm 1868, Fierville 1890, Radermacher 1907, Colson 1924 (qui maintient pourtant *quos* au lieu

(!) Certains manuscrits récents offrent les variantes *uos* pour *quos* (Carcassonensis et Almeloveenianus) et *eos* pour *cos* (Argentoratensis, Parisini 7725 et 7727), qui ne représentent certainement pas une tradition ancienne.

(2) La dernière en date est celle de M. J. Cousin, *Etudes sur Quintilien*, t. I (Paris 1936) p. 32, qui propose de lire *«iam» sicut «etiam» scribitur et «uos» ut «quos»*. Cette conjecture est une variante paléographiquement plus vraisemblable de celle de Ritschl, qui fait l'objet, de cette étude, mais que je ne crois pas nécessaire.

de *uos*), Niedermann 1947(1). Elle a, en effet, le mérite de juxtaposer chaque fois des exemples exactement parallèles: *iam - etiam, uos-tuos* dans lesquels les signes *l* et *u* ont successivement la valeur d'une consonne, puis d'une voyelle. Et Ritschl était à tel point convaincu de l'évidence de sa restitution, qu'il s'est expressément dispensé d'en fournir la démonstration. Cette assurance était-elle justifiée ? C'est ce que cette note s'efforcera de déterminer.

Si l'on recherche dans quelle mesure la conjecture proposée satisfait aux règles de la critique des textes, la réponse différera suivant que Ton considère le premier ou le second couple d'exemples. On s'explique sans peine, en effet, une altération de *etiam* en *tam*: ou bien il y aura eu répétition accidentelle de *iam* qui précède, puis retouche consciente en *tam*, pour supprimer la répétition et obtenir ainsi un terme de comparaison; ou bien les deux premières lettres de *etiam* seront tombées par saut du même au même, du *t* de *sicut* à celui de *etiam*, puis *iam* aura été retouché en *tam*. La filière, en revanche, est moins transparente dans le second couple. Le passage de *et uos* à *et quos* est paléographiquement peu vraisemblable, et il faudrait, à tout le moins, partir avec I. Müller (2) d'une leçon primitive *atque uos*, corrompue en *at quos* (*atque* étant souvent abrégé *atq;*), puis retouchée en *et quos* pour rétablir le sens. Quant à *tuos*, il serait devenu *cos* postérieurement aux altérations précédentes, par souci d'ajuster le dernier terme de la comparaison au monosyllabe *tam* (issu de *etiam*), d'une part, et à *quos* (substitué à *uos*), de l'autre. L'ensemble de ce processus aurait été achevé déjà dans l'archétype de tous nos manuscrits, puisque ces derniers portent *iam* et *tam, quos* et

(1) M. Niedermann a publié cette édition partielle dans la nouvelle collection *Bibliotheca Neocomensis* sous le titre *M. Fabii Quintiliani Institutionis oratoriae libri primi capita de grammatica* (i 4-8), Neuchâtel 1947.

(2) Dans les *Jahresberichte über die Fortschritte der klass. Altertumswissenschaft* de Bursian 6, 1876, p. 27. Iwan Müller semble en outre approuver!* une conjecture de G. Faber (dans ses *Kritische Beiträge 117 Quintilian lib. I und II*. Programm der k. Studienanstalt Aschaffenburg für das Jahr 1874-1875), qui consiste à remplacer la leçon *scribitur* des manuscrits par *dicitur*. Cette conjecture, déjà envisagée par Spalding *ad loc.*, ne fait que déplacer le problème et ne mérite pas qu'on s'y arrête.

cos (i). Hypothèse bien compliquée, à laquelle on préférera celle-ci — supposé toujours que la conjecture de Ritschi restitue le texte authentique: un éditeur ancien, antérieur à l'archétype de nos manuscrits, aurait substitué au texte primitif celui qui nous est parvenu, par conjecture duement réfléchie. Mais alors, une question se pose : comment a-t-on pu, à un certain moment, écarter au profit d'une rédaction plus difficile une leçon qui se comprenait sans peine?

On le voit: quelle que soit l'explication envisagée, on se heurte à des difficultés, et la conjecture de Ritschi sort de cette analyse moins évidente, croyons-nous, qu'elle n'apparaissait à son auteur. Mais avant de se prononcer, il convient de revenir à la leçon des manuscrits et de se demander si, correctement interprétée, elle offre un sens satisfaisant, ou si, au contraire, elle est indéfendable, comme on le suppose généralement.

Le texte traditionnel, grammaticalement limpide, ne peut être rendu que de la manière suivante: «et également en ce qui concerne les voyelles elles-mêmes, le grammairien devra examiner si l'usage n'a pas accrédité l'emploi de certaines d'entre elles en lieu et place de consonnes, étant donné qu'on écrit *iam* comme *tam*, et *quos* comme *cos*». Assurément, sous cette forme, la proposition causale est peu explicite, mais, avant d'y rien changer, on fera bien de se demander si elle ne renferme pas simplement une forte ellipse de la pensée et ne vise pas à suggérer un raisonnement ayant à peu près la teneur suivante (je traite séparément les deux cas cités, pour des raisons qui apparaîtront dans la suite): *iam* et *tam* sont tous deux monosyllabiques; or *tam* commence incontestablement par une consonne; on se demandera donc si 17 de *iam* ne joue pas le rôle d'une consonne. La réponse est aisée, car les grammairiens s'accordent à reconnaître une fonction consonantique au signe vocalique *i* dans les exemples de ce type (*2).

(1) Excepté ceux que nous avons signalés dans la note r, p. 175.

(2) Ainsi Donat *GLK* iv p. 36; 12 *h arum duae, i et i/, transeunt in consonantium potestatem, cum aut ipsae inter se geminantur aut cum aliis uocalibus iunguntur, ut alunō», «uates»; Charisius *GLK* 1 p. 8, 1 (== p. 5, 4 éd. Barwick) ; Diomede *GLK* 1 p. 422, 14; etc. (voir les *Indices* des volumes des *Grammatici Latini* édités par Keil).*

Si l'on applique le même raisonnement au couple *quos-cos*, on rencontre une difficulté, du fait que le parallélisme avec *tam-tam* n'est pas parfait, puisque, dans *quos*, *Vu* n'apparaît pas isolé, mais lié à *q*. C'est ce qui a amené les éditeurs anciens, comme Spalding et Bonnell, à préférer la leçon *uos* des manus*crits récents, tout en conservant *cos*: le rapport ainsi obtenu est en tout point comparable à celui qui unit *iam* et *tam* et tout rentre dans l'ordre (à condition de remplacer *et* par *atque*, comme nous l'avons vu plus haut). Mais ce choix s'impose-t-il ? Je ne le pense pas, car il se trouve que *quos* représente un cas particulier dans le cadre du problème signalé par Quintilien et a sa raison d'être dans notre passage. Certes, *quos* est monosyllabique à l'égal de *cos*, comme le sont *iam* et *tam*, mais s'ensuit-il que *Vu* placé entre la consonne *q* et la voyelle *o*, et prononcé avec elles en une seule émission de voix, soit une consonne ? Ce problème préoccupait déjà les grammairiens anciens, et Donat, repris textuellement par Diomède(i), nous apprend que *u littera interdum nec uocalis nec consonans habetur, cum ititer q litteram consonantem et aliquam uocalem constituitur ut «quoniam», aquidet?2». Cette affirmation sommaire suscitera plus tard l'étonnement de ce compilateur intelligent qu'était Bède le Vénérable, sous la plume duquel nous lisons: *mirum autem, quare dixerit Donatus eam interdum nec uocalem nec consonantem haberi, cum inter q litteram consonantem et alteram uocalem constituitur, ut «quoniam», «quidem». Nisi forte quia tam leuiter tum effertur, ut uix sentiri queat. Videtur autem non esse firma ratio, qua eius sententia/n exponentes Pompeius uel Sergius (2) dicunt eam consonantem esse non posse, quia ante se habet alteram consonantem, id est q; uocalem esse non posse, quia sequitur illam uocalis, ut «quare», «quomodo^, et ob id eam tunc non esse litteram scribunt. Quid enim? numquid quando scribimus «statum», dicendum est t consonantem esse non posse, quod ante se**

(1) Donat *GLK* iv p. 367, 16 et Diomède *GLK* 1 p. 422, 19 (*aliam* pour *aliquam*).

(2) Les textes de Sergius et de Pompée sont conservés et figurent dans *GLK* iv p. 476, 8 et v p. 104, 16. Même explication, quant au fond, chez Servius *GLK* iv p. 421, 33.

habeat alteram consonantem, id est s? Sergius et Pompée s'efforçaient, eux du moins, d'expliquer pourquoi *u* placé entre la consonne *q* et une voyelle n'entrait pas dans les catégories établies, mais ils le faisaient d'une manière absurde, que Bède réfute en lui opposant une opinion personnelle pleine de bon sens. Quoi qu'il en soit, ces témoignages montrent que les Anciens ont eu confusément l'intuition que le groupe *qu* — lequel ne fait jamais position dans le vers (†) — constituait, non pas deux sons distincts, mais une unité phonique (2), dans laquelle la science moderne nous a appris à voir l'occlusive labio-vélaire *k^w* remontant à l'indo-européen. Cependant, tous les grammairiens ne tombaient pas d'accord sur ce caractère de *Vu* placé après *q*, et l'exemple de Terentius Scaurus et de Yélius Longus (3) montre que certains d'entre eux le considéraient purement et simplement comme une consonne.

Dans ces conditions, il me paraît" difficile d'écarter la leçon

(1) La question de savoir si cette règle souffre des exceptions est controversée. Ainsi dans Lucrèce *De rerum natura* 6, 552 *fit quòque, ubi in magnas aquae uastasque lucwias les uns donnent à aquae la valeur d'un spondée, en admettant que le groupe qu fait position* (cf. J. Q. Postgate, *Prosodia Latina*, Oxford 1923, p. 45, qui cite à l'appui *Fit. aequa* [voir aussi *Appendix Probi*, n° 12 *aqua non aequa*]; Fr. Grusius, *Römische Metrik*, Munich 1928, p. 4, note 1, moins affirmatif ; A. Ernout, *Commentaire de Lucrèce*, Paris 1928, ad 6, 552), tandis que les autres scandent *acuae* *vv* —, en se référant à des cas tels que *siluae* *ww*— chez Horace, *Odes* 1, 23, 4 (cf. Stolz-Schmalz *Lateinische Grammatik*⁶, Munich 1928, p. 112).

(2) C'est ce qu'ont clairement exprimé Dosithee *GLK* vu p. 385, 14 *q littera consonans muta ex c et u litteris composita* et l'auteur des *Expianationes in Donatum* I, *GLK* iv p. 52 1, 26 *u aliquando nihil est, ut cum dicis »quoniam* : *u neque uocalis est, quia habet post se o, ne que consonans, quia habet ante se q: enimvero er it pars illius litterae, id est q. C'est peut-être encore la même idée qu'a voulu exprimer l'auteur anonyme de l'alphabet mystique conservé dans le codex Bernensis 417 du 1^e siècle* *Q consonans. . quam spreuerunt inimici tui, Domine, ueteres, deinde dixerunt superuacuum esse... Quare non separatur q et u? Quia non potest dici q sine u. Duo testamenta significat* (*GLK* vii p. 304, 31).

(3) Terentius Scaurus *GLK* vu 15, 19 *q littera aequae retenta est propter notas, quia cum illa u littera conspirat, quotiens consonantis loco ponitur, id est pro uau littera, ut «quis» et «qualis»* ; Velius Longus *GLK* vn p. 49, i *ibi quoque, ubi cum littera q confusa est u, uicem consonantis habet, cum dico «arma uirumque cano» et «quisquis est armatus»*. ..

quos au profit de *uos*, ce qui, par voie de conséquence, nous amène à maintenir *cos*. Le couple *uos-tuos* de Ritschl, ou même *uos-cos* des anciens éditeurs, fournit un exemple plus banal que *quos-cos*, puisque le problème y est déjà résolu par l'analogie de *iam-etiam* (ou *iam-tam*), sans compter que Quintilien avait déjà déclaré plus haut(i) que *in his* «*seruus*» et «*uulgus*» *Aeolicum digammon desideratur*, et que le digamma est une consonne, non une voyelle. En revanche, le cas de *quos*, c'est-à-dire du groupe *qu*, pose un vrai problème, qui n'avait pas échappé aux grammairiens antiques. Quintilien le signale, en laissant aux spécialistes le soin de l'examiner plus avant. N'est-ce pas là, précisément, son but dans les chapitres du premier livre de *P Institution oratoire* consacrés à la grammaire? «*Sed mihi locum signare satis est: non enim doceo, sed admoneo docturos*» dit-il (2) en une proposition de portée générale, formulée à l'occasion d'un cas particulier. Ses *admonitiones*, il les exprime le plus souvent sous forme de questions, questions rhétoriques parfois, lorsque la réponse est connue d'avance ou que Quintilien a une opinion personnelle facile à déceler (qu'il se garde bien, d'ailleurs, d'imposer à autrui), mais aussi questions véritables, attirant l'attention du *grammaticus* sur un problème non résolu ou du moins controversé. Notre passage offre à la fois l'un et l'autre de ces aspects, à condition toutefois de n'y rien changer.

II

Inst. or. 1,3, 7 *doctiores multa adiciunt, uel hoc primum, quod barbarismum pluribus ?nodis accipimus.* 8 *unu?n gente quale fit (uar.l. sit), si quis Afrum uel Hispanum Latinae orationi nomen inserat...* 9 *alterum genus barbarismi accipimus quod fit animi natura, ut is, a quo insolenter quid aut ?ninaciter aut crudeliter dictum sit, barbare locutus existima* tur.* 10 *tertium est illud uitiiwi barbarismi, cuius exe??Ipla*

(1) *Inst. or.* 1, 4, 8.

(2) *Inst. or.* 1, 4, 17.

uulgo sunt plurima, sibi etiam quisque fingere potest, m/ uerbo, cui libebit, adiciat litteram syllabamue uel detrahat, aut aliam pro alia aut eandem alio quam rectum est loco ponat.

Au § 8 tous les manuscrits ont *unum* au lieu de *unus* (s.-e. *modus* tiré de *modis* qui précède) que Ton attend. Si, pendant longtemps, cette leçon n'a pas été contestée par les éditeurs, cela tient sans doute au fait qu'elle semblait garantie par Tanalogie du § 6 *aut quis hoc nescit alios barbarismos scribendo fieri, alios loquendo. . .? illud prius adiectione, detractioe, inmutatione, transmutatione, hoc secundum diuisione, comple-xione, aspiratione* (codd., *spatio CI aussen*), s0/70 *contineri* ? Dans les deux passages, en effet, les pronoms neutres *unu/n*, d'une part, *illud* et *hoc*, de l'autre, ont ceci de commun qu'ils ne s'accordent pas avec des substantifs du même genre fournis pas le contexte. Mais Tanalogie ne va pas plus loin, car les pronoms du § 6 reprennent chacun une expression entière (*alios barbarismos scribendo fieri; alios loquendo*), ce qui suffit à expliquer et à justifier l'emploi du neutre. Au § 8, en revanche, le pronom ne peut se rapporter qu'à un *modus* tiré de *modis* et les règles de l'accord postulent le masculin *unus*, à moins que Ton ne veuille imputer à Quintilien un solécisme, faute dont il se serait rendu coupable quelques lignes après avoir déclaré péremptoirement *prima barbarismi et soloecismi foeditas absit* (i).

Plutôt que de s'y résoudre, et sans pour autant modifier la leçon *unum* qui, comparée à *unus*, est la «lectio difficilior», Bywater (2', suivi par M. Niedermann dans son édition déjà mentionnée, remplace *gente* par *genus* que lui suggère le § 9 *alterum genus barbarismi* eqs. Selon lui, l'ablatif *gente* est donc une glose substituée dès l'archétype de tous nos manuscrits à la leçon authentique *genus*. Tout en applaudissant à la restitution de ce mot, qui lève la difficulté signalée au début, on se demandera s'il n'eût pas convenu de maintenir en même temps *gente*, recommandé lui aussi par le passage parallèle *alterum*

(1) *Inst. or.* \, 5, 1.

(2) M. L. Bywater, *Atakta* // The Journal of Philology 31, 1910, 215,

genus barbarismi .. quod fit animi natura, où l'ablatif *animi natura* fait pendant à *gente* qui nous occupe. Le début de la phrase *unum genus gente quale fit* eqs. aurait été altéré en *unum gente quale fit* par saut du même au même.

*

##

Les deux premières catégories de[^] barbarismes citées ci-dessus et qui appartiennent aux arcanes de la doctrine (*doctiores multa adicient*), ne laissent pas de surprendre, car elles sont tout à fait en marge de la définition courante et obligent à donner au terme de barbarisme une extension très large. Ainsi que le rappelle Quintilien dans le même chapitre (1,5, 6-7), le barbarisme est une faute portant sur un seul mot, susceptible de se produire dans réécriture ou dans la prononciation (l'erreur graphique impliquant d'ailleurs la faute de prononciation) et il se manifeste, dans chacun de ces deux cas, selon quatre modalités, à savoir, pour le barbarisme graphique: l'addition, le retranchement, la substitution et la transposition; pour le barbarisme oral: les mêmes modalités, en vertu de ce qui vient d'être dit, et, en outre, quatre modalités particulières: la séparation injustifiée de deux sons, leur réunion, les fautes portant sur l'aspiration ou sur la durée des syllabes (1), celles enfin qui affectent la qualité des sons (timbre etc.).

(7) Suivant que l'on adopte la leçon des manuscrits (avec Radermacher et Colson) ou la conjecture de Claussen, fondée sur le fait que Quintilien, *Inst. or.* 1, 5, 18-19, distingue entre les fautes affectant la quantité des syllabes (*quae fiunt spatia*), qu'il signale comme en passant, et celles qui visent la qualité des sons (*quae fiunt per sonos*) parmi lesquelles l'aspiration figure au premier rang et est étudiée avec détail. Pour les mêmes raisons que Colson, *ad locj*'hésite à suivre Claussen et j'inclinerais à penser ou bien que Quintilien a écrit *complexione*, *spatio*, *aspiratione* (mais la chute de *spatio* dans les manuscrits s'explique mal, paléographiquement), ou bien qu'il a oublié ou encore omis délibérément ce mot, étant donné qu'au § 18 il dit des fautes portant sur la longueur des syllabes: *extra carmen non deprendas, sed nee in carmine uitia ducenda sunt* En d'autres termes, il préfère les ranger parmi les métraplasmes plutôt qu'au nombre des barbarismes.

Le barbarisme par insertion d'un terme étranger dans un contexte latin et le barbarisme *animi natura* n'entrent pas dans cette définition. Le premier n'est autre que la *barbarolexis* des grammairiens postérieurs, faute qu'ils s'efforcent de distinguer du barbarisme, ainsi qu'il ressort, notamment, du témoignage de Consentius dans son *De barbarismis et metaplasmis* (1). Toutefois, selon le témoignage de Charisius, Cominianus enseignait: *barbarismus est barbaros lexis, id est barbara dictio*, et il ajoutait: *sed hoc uitium inter se differt, quod barbarismus fit in nostra loquella, barbaros lexis in peregrina* (2). Ce texte ne permet-il pas de supposer que la *barbarolexis* (3), non dis-

(1) Consentius p. 2,2 éd. Niedermann (Recueil de travaux de la Faculté des Lettres de l'Université de Neuchâtel, 18^e tasc., Neuchâtel 1937) *admonere debemus aliud esse barbarismum, aliud barbarolexin. barbarismus enim . . . iiel litteris uel syllabis uel accentibus uel temporibus uel adspirationibus peccat. . . . barbaros autem lexis uno modo tantum intellegitur, cum ex aliena lingua in nostrum usum pars aliqua orationis inducitur, ut dicimus «cateias» utique Gallorum hastas* eqs. Mais plus loin, tout en maintenant cette distinction, Consentius fait cependant entrer la barbarolexie dans la catégorie des barbarismes: *nam cum huiusmodi barbarismorum uitium diuisum sit inter barbarismum et barbarolexin, ea ratione ut* eqs. (p 19, 9 N.). On voit par cet exemple combien il était malaisé de déterminer une fois pour toutes l'extension du terme de *barbarismus*, difficulté qui fut la source de confusions inévitables, ainsi qu'en témoigne, entre autres, Sacerdos *GLK* vi p. 451, 4 *barbarismus est uitiosa dictio unius uerbi, qui fit modis octo . . . 14 haec uitia cum dicuntur, barbarismi sunt; cum scribuntur, barbarolexis*. Sans compter les absurdités professées par Pompée *GLK* iv p. 284, 20, pour qui la barbarolexie est une faute par addition, retranchement etc. faite en prononçant un mot emprunté à une langue étrangère, tandis que *barbarismus* désigne la même faute dans un mot proprement latin ! (l'origine de cette confusion doit sans doute être recherchée dans une définition telle que *barbarismus fit in nostra loquella, barbaros lexis in peregrina*, fournie par Charisius p. 350, 5 éd. Barwick, Leipzig 1925). — Sur toute cette question, voir W. O. Neumann, *De barbarismo et metaplasmo quid Romani docuerint*. Thèse de Koenigsberg 1917, p. 25 et suiv.

(2) Charisius p. 350, 4 B. Même définition, sous une forme quelque peu différente, chez Diomède *GLK I* p. 451, 29. Voir J. Tolkiehn, *Zur Ars grammatica des Diomedes III*. Wochenschr. f. klass. Philol. 1908, col. 194 et suiv.

(3) Il est remarquable que le terme de βαρβαρολεξίς ne soit pas attesté en grec, non plus, à ma connaissance, que la locution βάρβαρος λέξις, mais

tinguée primitivement du barbarisme, en a été détachée plus tard et a été désignée par une expression, condensée ensuite en un juxtaposé, qui servait à l'origine à expliquer le terme de *barbarismus*? En l'absence de témoignages correspondants de grammairiens grecs, il n'est pas possible d'aller au-delà d'une prudente hypothèse, mais, si elle était exacte, rien n'empêcherait de penser que cette distinction a été faite à une époque postérieure à celle où vivait Quintilien.

Le barbarisme *animi natura* pose un cas embarrassant, mentionné par le seul Quintilien et qui ne semble pas avoir attiré l'attention des commentateurs modernes de cet auteur. Il est sans rapport avec tout ce que nous savons par ailleurs des diverses catégories de barbarismes — pourtant nombreuses, car le souci d'être précis engageait les grammairiens à multiplier les distinctions, au risque de s'y perdre parfois (1). En particulier, il n'entre pas dans la définition la plus large du barbarisme, telle que nous la lisons dans un fragment de Diogène de Babylone: *ο δε βαρβαρισμός, εκ των κακιών, λέξις εστι παρά το ε&ος των εϋσοκιμουστών Ελλήνων* et ne s'explique pas davantage à partir de celle de son contraire, donnée par le même grammairien: *ελλητισμός μεν ούν εστι φράσις αδιάπτωτος έν τη τεχνική και μιτ είκαία συνήθεια* (2), définitions qui, toutes deux, se rapportent à la correction du langage et non au caractère moral des sentiments qu'il sert à exprimer. Voici donc la seule explication qui paraisse plausible. D'une part, les Grecs appellent barbares les peuples qui ne parlent pas grec et le barbarisme, au sens le plus large, que nous trouvons dans la définition de Diogène, est la faute qui atteint la langue dans sa grécité (*ελλητισμός*). D'autre part, et indépendamment du cas qui vient d'être évoqué,

il serait invraisemblable que nous fussions en présence d'une terminologie inventée par les grammairiens latins. Rappelons à ce propos que, parmi les termes cités par Quintilien, *Inst. or.* 1, 5, 32 *ιωτακισμούς* et *ρωτακισμούς* et *λαβδακισμούς* et *ισχοτητας* et *πλατεασμούς* *feliciores fingendis nominibus Graeci liocant*, seul, au témoignage de Liddell-Scott², celui de *ισχοτητις* apparaît chez des auteurs grecs. On mesure à cela les lacunes avec lesquelles il faut compter dans l'étude de la doctrine grammaticale des Grecs !

(1) Voir la note 1, p. 183.

(2) Ces deux définitions nous ont été transmises par Diogène Laërce, 7, 59 = v. Arnim, *Stoicorum ueterum fragmenta* t. 11 p. 214.

les barbares ne participent pas au bienfait d'une civilisation qui adoucit les mœurs, et la brutalité de leurs sentiments se révèle dans leur manière brutale, barbare, de s'exprimer (*barbare loqui*). Les imiter, ce sera donc se rendre coupable d'un barbarisme *animi natura*. -Mais comme il ne s'agit pas d'une incorrection de langue, il s'ensuit qu'il n'existe aucun rapport entre ce barbarisme et celui des grammairiens et que l'on a affaire à une homonymie fortuite. On comprend dès lors que les grammairiens postérieurs n'aient pas retenu le barbarisme *animi natura*, mais l'on aimerait savoir de quel auteur Quintilien s'est inspiré en l'admettant — d'une manière peut-être inconsiderée — dans son énumération.

Reste la définition courante, celle que tout le monde connaît (*qui s hoc nescit.. .?*), et qui, placée en tête de l'exposé sur les *uitia orationis*, est reprise au § 10 *tertium est illud uitium barbarismi* eqs. et largement développée, avec de nombreux exemples à l'appui. Elle reflète la doctrine grammaticale de l'école de Pergame, accréditée de bonne heure à Rome, où les théories plus modernes des alexandrins n'ont jamais réussi à s'imposer. Or Barwick(i) a montré qu'en distinguant des barbarismes par *adiectio*, *detractio*, *inmutatio*, *transmutatio*, les stoïciens n'ont fait qu'appliquer au langage les modalités que la physique aristotélicienne attribuait aux changements de la matière: $\pi\rho\acute{o}\sigma\beta\epsilon\tau\iota\varsigma$, $\acute{\alpha}\rho\alpha\iota\omicron\epsilon\tau\iota\varsigma$, $\mu\epsilon\tau\acute{\alpha}\beta\epsilon\tau\iota\varsigma$, *ivodlocryj*. Mais quelle est la source directe de Quintilien? Certains savants (2^e) pensent à *Y Ars grammatica* de Remmius Paléon, qui peut avoir été son maître (3). Tout en n'excluant pas cette possibilité, on fera

(1) K. Barwick, *Remmius Palaemon und die römische Ars grammatica*. Leipzig 1922, p. 96 et suiv.

(2) Ai nsi Usener, *Kleine Schriften* t. 11 p. 302; J. Tolkiehn, *Unbeachtete Bruchstücke des Q. Remmius Palaemon in der Grammatik des Charisius*. Wochenschr. f. klass. Philol. 1908, col. 420 et suiv. W. O. Neumann, *op. cit.*, p. 28 et suiv.; K. Barwick, *op. cit.*, p. 116 et suiv. (avec une argumentation différente et plus solide que celle de ces prédécesseurs).

(3) Voir la réserve avec laquelle s'expriment Schwabe, *Realencyclopädie* de Pauly-Wissowa, t. vi, col. 1848, 26, et Schanz-Hosius, *Römische Literaturgeschichte*, t. 11, Munich 1935, p. 746, — et le scepticisme avoué de Barwick, *op. cit.*, p. 268 n. 1 envers le témoignage du scholiaste de Juvénal ad *Sat.* 6, 452.

bien de remarquer que la définition attribuée à Remmius Palémon ne recouvre que partiellement celle de Quintilien. Après avoir reproduit l'enseignement de Cominianus, Charisius ajoute *aliis uberius ita placuit definire de barbarismo* et apporte aux données de Cominianus les compléments suivants : *barbarismus est dictio uel pronuntiatione uel scriptura aliqua sui parte uitiosa. barbarismus fit modis quattuor, adiectione, detractio, inmutatione, transmutatione. .. praeterea enuntiatione, cum aut producimus aut corripimus aut adspiramus aut adspirationem subtrahimus non postulante ratione, inter barbarismum et solocismum hoc interest, quod barbarismus in singulis uerbis fit in quocumque ordine contra morem latinitatis* eqs. (1). On le voit: si, entre ce texte et celui de Quintilien il existe des points de contact évidents touchant les conceptions fondamentales, la présentation même de la doctrine est sensiblement différente. D'autre part, on cherchera en vain, dans la définition citée par Charisius, le rappel des barbarismes par séparation (*diuisione*) et réunion (*complexione*) de deux sons, dont Quintilien fait mention. Dire que ces deux termes ont disparu soit par la faute de Charisius, soit par celle d'un auteur intermédiaire (2), c'est se simplifier un peu trop la tâche (3). Enfin, sans être invraisemblable, l'attribution à Remmius Palémon de renseignement rapporté par Charisius demeure une hypothèse, elle n'est pas une certitude (4). Tout ce que Ton peut affirmer de certain,

(1) Charisius p. 349, 18 B. et suiv.; 350, 24 B. et suiv.; 351, 6 B. et suiv.

(2) Cf. Tolkiehn, *toc. cit.* et Barwick, *op. cit.*, p. 119.

(3) Voir une remarque analogue (antérieure à la publication de l'ouvrage de Barwick) de P. Wessner, dans les *Jahresberichte* de Bursian, t. 188, 1921, p. 45 (à propos de la thèse de îNeumann).

(4) Nos conclusions s'accordent donc, sur un point particulier, avec celles de M Cousin sur l'ensemble des rapports présumés entre Remmius Palémon et Quintilien: «Essayer de reconstituer ce qu'a enseigné Palémon d'après ce que nous rapportent les grammairiens postérieurs est dangereux, mais peut comporter une certaine part de vérité; conclure de cette reconstitution que telle ou telle allusion vise particulièrement Palémon (vu ainsi indirectement) est une hypothèse audacieuse et qui manque de solidité.» (*Etudes* t. 1 p. 78). — Pour le texte étudié ici, M. Cousin fait plutôt ressortir la parenté qui unit Quintilien et Donat *GLK* iv p. 3ç2 *barbarismus fit duobus modis, pronuntiatione et scripto, his bipertitis quat-*

c'est que la définition proposée par Quintilien est indépendante de celle que Servius met au compte de Pline l'Ancien : *Plinius autem dicit barbarismum esse sermonem unum, in quo uis sua est contra naturam* (1). Dans ces conditions, la prudence ordonne de faire crédit à Quintilien, lorsqu'il déclare, à propos des préceptes généraux qu'il vient de rappeler: *ex quibus si quis ent plane inpolitus et uestibulum 7nodo artis huius ingress-* «s, *intra haec, quae profit entium commentario-* *lis uulgata sunt, consistet*{ 2), — et d'admettre qu'il n'a fait que répéter la leçon que tout Romain de son temps avait apprise à l'école, sans que la responsabilité de Remmius Palémon fût engagée plus que celle d'aucun de ses collègues grammairiens.

III

Inst. or. i, 7, 20 quid quod Ciceronis temporibus paulum-que infra, fere quotiens «s» littera media uocalium longarum uel subiecta longis esset, geminabatur? ut «caussae», «cassus», «diuissiones»>, quomodo et ipsum et Vergilium quoque scripsisse manus eorum docent.

La règle concernant les conditions du maintien de *Vs* géminé dans des mots comme *caussa*, *cassus*, *ditiissio* jusqu'au temps de Cicéron et même au-delà est mal formulée, comme l'a remarqué Andresen (3). En effet, il suffisait que *-ss-* fût précédé d'une voyelle longue ou d'une diphtongue pour que sa réduction à *-s-* simple ne se produisît pas antérieurement à la

tuor species supponuntur: adiectio, detractio, immutatio, transmutatio litterae, syllabae, temporis, toni, adspirationis et s'arrête à la prudente conclusion que les deux définitions remontent à une source commune dont le texte nous échappe (*Etudes* t. 1 p. 94 et suiv.). — J'ajoute que l'étude de J. Negro, *La grammatica in M. Fabio Quintiliano e le sue fonti* (Città di Castello 1914), ouvrage insignifiant par ailleurs, ne m'a été d'aucun secours.

(1) Servius *GLK* iv p. 444, 3. Voir aussi Pompée *GLK* iv p. 283, 18.

(2) *Inst. or. i, 5, 7.*

(3) E. Andresen, *Emendationes Quintilianae ae. Rhein. Mus.* 30, 1875, p. 514 et suiv.

seconde moitié du premier siècle avant notre ère; la quantité de la voyelle subséquente ne jouait aucun rôle. Et Andresen de soutenir l'opinion que le texte ci-dessus, qui est celui de tous les manuscrits connus, a subi à date très ancienne les retouches d'un interpolateur et que l'original de la main de Quintilien devait porter: *fere quotiens «s» littera media uocalium et subiecta longae esset* (*longis* pouvant cependant être maintenu à la rigueur) (1) Cette conjecture est très séduisante en soi, car elle rétablit la logique de l'expression en même temps qu'elle rend compte de la réalité des faits. Mais — et c'est la question qu'il faut poser une fois de plus (2) — était-elle nécessaire, et est-il exclu que la rédaction défectueuse transmise par les manuscrits soit imputable à Quintilien lui-même ?

En parcourant les chapitres de *Y Institution oratoire* consacrés à l'étude de la grammaire, on constate que Quintilien cite les exemples au singulier ou au pluriel, suivant qu'il a en vue le cas particulier ou l'exemple générique (3). Or, dans notre passage, voulant parler d'exemples du type de *caussa*, *cassus*, *diuissio*, il a choisi les pluriels *caussae*, *cassus* (4), *diuissiones* de préférence aux singuliers *caussa*, *cassus*, *diuissio*, et c'est peut-être là qu'il convient de chercher l'origine de la formule manquée. En effet, plutôt que de se fonder sur la règle pour y ajuster les exemples, Quintilien peut fort bien avoir formulé celle-là à partir de ceux-ci. Comme, dans *caussae* et *cassūs*, la géminée se trouvait entre deux longues, il aura d'abord écrit *quotiens «s» littera media uocalium longarum*, puis, s'avisant

(1) Le pluriel *longis* doit être maintenu, il désigne «les voyelles» d'une manière toute générale, et non pas «plusieurs voyelles» qui suivraient la géminée. Le pluriel a la même valeur *Inst. or.* 1,4, 10 *si non aliquae officio consonantium Jungantur*, texte qui ne doit pas être retouché en *si non aliqua... fungatur*, malgré Bergk, *Miscellen. Philologus* 32, 1873, p. 567.

(2) Voir le chap. I de ces notes.

(3) Comparer *Inst. or.* 1, 4, 28 *quaedam uerba appellationibus similia, ut «fraudator», «nutritor», et i, 5, 20 erupit... nimius usus, ut «choronae», «chenturiones», «praechones» adhuc quibusdam inscriptionibus maneat* (= des graphies du type de *chorona* etc.).

(4) Encadré de *caussae* et de *diuissiones*, *cassus* représente sans aucun doute le pluriel *cassūs*.

que dans *diuisiones* seule la voyelle précédente était longue, il aura ajouté *uel subiecta longis* sans remarquer l'inconséquence qui en résultait pour le libellé de la règle. A défaut d'une certitude absolue, le simple fait que les choses aient pu se passer ainsi doit nous interdire d'apporter aucune retouche au texte transmis par les manuscrits.

Neuchâtel (Suisse), septembre 1949.

ANDRÉ LABHARDT.